

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 29 juillet 1911

Discours prononcé par M. Jean PERRIN, Professeur à la Faculté des Sciences

Mesdames,
Messieurs,
Jeunes Elèves,

Je crois deviner assez bien dans quel état de résignation courtoise vous attendez un discours auquel pardonnez d'avance d'être ennuyeux s'il réussit à ne pas l'être trop longtemps. Laissez-moi vous prier d'abord de mêler à cette résignation un peu de pitié pour le malheureux que l'affectueuse insistance de votre proviseur transforme pour un jour en orateur, sans lui donner, hélas ! l'éloquence ou l'esprit qu'exigerait un tel rôle.

Vous m'écoutez, peut-être, pourtant, si je touche à un sujet auquel se lient pour vous ces inquiétudes ou ces hésitations pénibles que l'on ressent quand on doit choisir le cycle d'études où s'engage un enfant. Je les connais comme vous puisque j'ai dû résoudre ce problème, et comme élève et comme « parent » d'élève ; une première fois quand, à quatorze ans, laissé libre d'agir, je quittais les classes de latin pour y revenir quatre jours après ; une seconde fois maintenant, où je crois devoir écarter mon fils de la voie qui m'avait jadis paru la meilleure et qui, au surplus, l'était peut-être alors.

Ce sont là des questions difficiles, où la controverse devient parfois aigre, à cause même de l'importance des décisions qu'il faut bien prendre. Mais il reste facile d'éviter ce danger si l'on garde présent à l'esprit l'évident et noble désir de bien faire qui anime tous les hommes quand il s'agit de guider leurs enfants. Aussi j'espère n'employer aucune parole intolérante ou blessante, et je peux espérer, d'autre part, aider quelques-uns d'entre vous à prendre conscience de ce qu'ils préfèrent vraiment, et tout au moins les amener à mieux comprendre la pensée de ceux que peut-être ils regardent comme des novateurs dangereux.

Il s'agit, vous l'avez compris, du conflit qui s'est élevé entre le vieil enseignement gréco-latin et les enseignements récents où l'on s'est efforcé de tenir compte des changements profonds qu'a subis dans le dernier siècle le monde civilisé. Vous savez comment, tout d'abord, on créa un enseignement dit spécial à tendances nettement utilitaires, qui fut, sauf exceptions, le refuge des élèves médiocres ou moins que médiocres, et qui de ce fait échoua. Vous savez comment il fut remplacé par un enseignement « moderne » ayant cette fois pour but de réaliser une culture désintéressée, mais sans aucun appel au grec et au latin. Vous savez enfin, et c'est l'œuvre des programmes de 1902, comment on étendit cette tentative en créant une

variété plus grande d'enseignements où, selon ses tendances, on peut choisir entre quatre genres de culture générale, regardés comme équivalents, latin-grec, latin-sciences, latin-langues vivantes, sciences-langues vivantes.

On pouvait penser, et personnellement je pense, que cette organisation n'a pas encore assez de souplesse, ne réalise pas encore des facilités de développement qui suffisent à la diversité des aptitudes. On peut se demander si, par exemple, il est bien sûr qu'il faille absolument connaître plusieurs langues pour appartenir à ce qu'on veut appeler l'Elite. Et il me semble, je l'avoue, que certains esprits feraient mieux d'avoir trois fois plus d'idées que d'avoir trois manières de les exprimer. Il me semble que le temps est court, qu'en définitive ce qui est consacré à une acquisition est retiré à une autre et qu'il est excessif d'imposer à *tous* l'effort qu'exige l'assimilation de deux langues étrangères. Une section de littérature française et sciences, que réclame mon collègue et ami M. Brunot, s'ajouterait donc utilement aux sections déjà existantes.

Mais il s'en faut que ce soit tout, et l'on peut s'étonner également de la part d'arbitraire qui subsiste dans le choix des matières, qu'on déclare convenir à une culture générale. Peut-on, par exemple, si l'on n'y songe, ne pas éprouver quelque stupeur à constater que dans le grand pays d'art qui est le nôtre, l'éducation artistique est *toujours* reléguée au second plan, sinon même inexistante. Quand nous savons quelle place tiennent les préoccupations artistiques dans la vie des hommes vraiment cultivés, ne devons-nous pas trouver singulier qu'elles n'aient, on peut dire, aucune place dans notre enseignement. Pourrions-nous trouver déraisonnable qu'on organise des cours d'études réguliers où l'histoire de l'art, le dessin, le modelage, la musique, prendraient autant d'heures que font aujourd'hui, selon les cycles, le latin ou l'allemand ? Le grand nombre de savants et de littérateurs même que j'ai vus s'intéresser aux choses d'art plus qu'aux discours de Cicéron, me fait penser que des sections arts-littérature, arts-sciences pourraient bien enlever leurs meilleurs sujets aux sections latin-langues ou latin-sciences.

Il est donc bien aisé de concevoir des groupements d'études plus nombreux et aussi importants que auxquels on s'est arrêté jusqu'ici. Chacun méritera le beau nom de culture générale s'il permet à ceux qui le suivent de s'intéresser à autre chose qu'à des applications d'intérêt immédiat, en les rendant capables de se passionner pour des idées et de reconnaître la Beauté.

Or voici que les partisans des langues mortes, loin de souhaiter ou d'accepter un élargissement sans cesse plus compréhensif des programmes, non contents de la place qui leur est laissée dans la section latin-grec et même dans les autres sections de latin, tentent un retour offensif pour imposer la vieille discipline des Humanités à tous ceux dont ils veulent former la classe dirigeante. Groupant autour d'eux les nombreux esprits qu'effraient les changements rapides, ils ont conquis à leur cause de grands journaux, ils ont su inquiéter l'opinion et un instant ils ont pu espérer qu'on reviendrait sur l'œuvre commencée en 1902. Ils viennent d'échouer, et, à voir les choses de haut et de loin, il n'est pas douteux qu'en définitive ils échoueront et ne pourront pas arrêter une évolution que des causes profondes rendent inévitable. Mais un recul provisoire serait encore possible, et c'est pourquoi toute discussion me paraît bonne qui permet de leur enlever des partisans.

Quelles sont donc les raisons par lesquelles ils croient justifiées leurs exigences ? Laissez-moi les redire en quelques mots, afin de tâcher d'y répondre.

C'est d'abord l'affirmation, donnée sans preuve, que, pour bien posséder sa langue, il faut, plutôt que d'apprendre cette langue, connaître celle dont elle dérive. A ce compte, j'ignore d'abord pourquoi, plutôt que le latin, nous n'apprenions pas sérieusement le vieux français, que nous ignorons presque tous, et qui, pourtant, s'est exprimé en œuvres assez belles pour qu'il existe à l'étranger de nombreuses chaires de littérature française médiévale ... généralement occupées par des Allemands. J'ignore aussi pourquoi, si l'on remonte vers le passé, il suffit de s'arrêter au latin, et je suis terrifié en songeant que, peut-être, il est également nécessaire de savoir la langue mère de la langue mère, auquel cas personne absolument n'a jamais su le français !

Mais, sans discuter tant, Sophocle ou Démosthène savaient-ils la langue inconnue dont dérivait leur langue. Virgile ou Tacite étaient-ils à cet égard plus instruits ? Enfin, si l'Hellade vaincue conquiert ses conquérants, le grec fut-il pour eux autre chose qu'une langue vivante, leur anglais ou leur allemand en quelque sorte ? Que des philologues s'occupent de l'origine des langues, rien de mieux ; qu'ils s'occupent ici de celle du français plus que celle de l'arabe ou du chinois, rien de mieux encore ; mais qu'on ne puisse être un homme cultivé si l'on n'étudie pas ce point d'histoire, c'est ce qu'on est bien forcé de nier dans la mesure même où l'on admire les grands écrivains de l'antiquité.

A titre correctif, j'accorde que le sens de certains mots savants, fréquents surtout dans les sciences naturelles, peut être approximativement deviné par ceux qui savent le latin et le grec ; c'est là un argument qui frappe beaucoup de médecins ; il a quelque valeur, il n'en a pas beaucoup. Interrogez nos étudiants, et souvent ces médecins même, sur les étymologies qui vous embarrassent ; vous apprendrez sans peine que « philo » signifie celui qui aime et « phobe » celui qui craint, vous n'irez pas beaucoup plus loin. Pour ce bagage puéril, faut-il sacrifier six années d'études ? Et puis sérieusement, quand on sait le vrai sens des mots, songe-t-on beaucoup à leur origine ? Croyez-vous qu'un chimiste qui parle d'oxygène associe à ce mot, plutôt que les images familières qui caractérisent pour lui cette substance, les mots *oxus*, acide, et *gennao*, j'engendre ?

Un argument plus fort fait appel à la simplicité, à l'harmonie des œuvres anciennes, moins complexes que les modernes, et par là plus accessibles à l'âme enfantine, plus éducatives par suite. Mais cette simplicité, cette harmonie résistent parfaitement à la traduction. Comme beaucoup d'entre vous, j'ai tant bien que mal étudié Œdipe-Roi dans le texte, et je l'ai vu jouer au Théâtre-Français. De bonne foi, est-ce à la scène française, ou dans le texte, que nous avons le mieux goûté la noble tragédie ?

Quant à la beauté de la forme, à la cadence, au rythme, cela ne se traduit pas, bien entendu, et ceux qui réussissent à les sentir malgré l'ignorance complète où ils sont des prononciations anciennes (difficulté qui m'a toujours laissé un doute sur le degré de leur compréhension), ceux-là peuvent mériter qu'on les admire. Mais vous savez comme ils sont peu nombreux,

comme il faut de peine, par suite, pour en venir où il en sont, et vous comprendrez qu'à demander à tous cette peine qui a occupé leur temps presque entier, on tuerait bonnement d'autres supériorités, sans aucune compensation, car tel qui pouvait devenir un maître en musique, en peinture, en mathématiques, en chimie, faute de mémoire verbale, restera médiocre en latin.

Je ne vois plus qu'un argument, le plus sérieux à vrai dire, qui se fonde sur l'utilité de la gymnastique intellectuelle que sont le thème et la version. Respecter l'idée que l'on veut faire passer d'une langue dans une autre n'est pas chose facile et finit par donner à l'esprit qui surmonte cet obstacle une finesse et une précision qui sont des qualités de premier ordre. Mais, pourquoi l'une des langues utilisables serait-elle forcément le latin ? On dira que la différence plus grande des syntaxes rend l'exercice plus profitable qu'avec l'allemand et surtout avec l'anglais. J'y consens, mais sans voir en cet avantage de quoi payer une contrainte ployant tous les esprits au même genre d'efforts. Au surplus, à tant rechercher les différences de syntaxe, on pourrait avec avantage abandonner le latin pour le chinois ; si l'idée fait sourire, bien que logique, c'est qu'au fond on ne s'inquiète pas tellement du motif allégué. S' imagine-t-on, d'ailleurs, qu'il n'est qu'un seul moyen d'apprendre la précision du langage ? Pour mon compte, je dois surtout ce que je peux avoir à l'admirable professeur qui m'enseigna les mathématiques spéciales, et le premier sut me faire sentir ce que c'est qu'une pensée bien analysée.

Je ne me rappelle pas avoir vu donner d'autres arguments, car je ne peux compter pour tels ces déclarations vagues et pompeuses, où l'on se borne à affirmer avec une assurance surprenante ce qu'il faudrait démontrer.

J'attendrai, par exemple, au moins un commencement de preuve pour discuter si vraiment le latin forme l'esprit scientifique plus que la science, ou s'il convient d'avoir un indulgent dédain pour ces malheureux auxquels, dit-on, manqueront toujours, avec les langues mortes, « l'élégance et la distinction que donnent seules de solides Humanités ».

Bref, c'est beaucoup déjà, étant donné encore une fois qu'on aurait dû organiser bien d'autres cultures secondaires, c'est beaucoup de laisser une partie de la jeunesse intelligente consacrer aux langues anciennes presque la moitié de son effort. C'est beaucoup, et ce sera trop, à mon avis, tant que le nombre de ces jeunes gens, curieusement spécialisés au rebours des préoccupations générales, ne sera pas réduit à une très faible proportion, réduction qui se fera sans doute d'elle-même en deux ou trois dizaines d'années.

Et ce petit groupe de latinistes ne sera nullement l'Elite comme on prétend parfois. Il en sera une partie, une toute petite partie, sans plus. Qui donc, en effet, oserait prétendre qu'à traduire les Tusculanes, ou plutôt, semble-t-il, à essayer de les traduire, on prend la moindre avance, la moindre supériorité sur ceux qui dans le même temps, *dans ce temps aussi court pour tous*, auraient étudié Goethe ou écouté Wagner ?

J'entends, et je comprends, les plaintes des humanistes qui voient avec tristesse la jeunesse devenir indifférente aux études qui les ont passionnés. Ils se consoleraient peut-être s'ils savaient comprendre que les aspirations humaines sont demeurées les mêmes, que leur objet

seul a changé, et que ce qui faisait la valeur de la race refléurait sous une autre forme dans les générations qui viennent. L'éducation par la littérature, en quelque langue qu'elle se donne, éveillera les mêmes émotions, les mêmes désirs, les mêmes ardeurs ; l'éducation par les formes et les sons, s'organisera, des connaissances inutiles s'élimineront ... et, si la Souveraine des derniers jours, si la Science triomphante conquiert dans notre activité la place qu'occupaient d'anciens dialectes, elle ne sera pas, on vous le disait tout à l'heure, une antagoniste de la Poésie, et la Beauté ne verra pas son culte abandonné.

En doutez-vous ? Faut-il vous rappeler comment, à mesure que la raison humaine projetait sur l'univers une lumière plus vive, la puérité des cosmogonies primitives apparaissait plus pauvre et vraiment pitoyable auprès de la grandiose réalité ?... Vous qui savez la distance et les dimensions du soleil, avec ses tourbillons, ses taches plus grandes que la terre, ses protubérances, sa couronne, avec ses orages formidables qui provoquent nos aurores boréales, avec tout l'inconnu, le mystère que révèlent ses masses profondes où la pression dépasse le milliard d'atmosphères, où la température atteint le million de degrés, pouvez-vous regretter, malgré le charme des vieux mots, le quadrigé enflammé guidé par Apollon, qui s'élevait de l'Orient pour aller s'enfoncer dans la mer ? Quand vous contemplez les étoiles, quand vous songez que chacune d'elles est un soleil avec son cortège de planètes et d'êtres vivants, pouvez-vous regretter de ne plus voir en ces étoiles des clous d'or fixés à des cieux de cristal dont la terre serait le centre et la raison d'être ?

Vous est-il indifférent, suspendus entre « deux infinis », de savoir que la matière est faite d'atomes aussi petits par rapport à un homme que l'est cet homme par rapport au soleil ? Que ces atomes insécables pour nous sont à leur tour des univers où s'agite une poussière de corpuscules ? Que dans ceux de ces petits univers, dont on dit qu'il sont radioactifs, se produisent des explosions terribles, projetant les morceaux de l'atome avec des vitesses qui dépassent 20.000 kilomètres par seconde ? Et, remontant d'un bond à l'infiniment grand, si vous apprenez que le feu central des planètes, que l'incandescence du soleil, que tout l'embrasement des étoiles géantes est produit par ces transmutations des atomes, n'aurez-vous quelque fierté des conquêtes de notre intelligence ?

Sur notre petite planète même, que de poèmes encore pourra saisir notre imagination ! On vous disait tout à l'heure, en un beau langage, la variété prodigieuse des formes vivantes actuelles, l'étrangeté du monde des insectes où semble exister une pensée incompréhensible à la nôtre ; mais on évoquait aussi à vos yeux l'histoire de la Terre, les péripéties du drame dont elle est le théâtre depuis des milliers de siècles. Et, à ce propos, vous savez, je pense, que les géologues demandent, pour la formation des terrains qu'ont déposés les mers anciennes, des centaines et des millions d'années. Evaluation fantaisiste, pensait-on ... Or, voici maintenant que les physiciens, dosant la quantité d'hélium emprisonné dans les roches radioactives, prouvent directement que ces roches sont froides depuis au moins cinq cent millions d'années. Pourriez-vous ne pas sentir un frisson d'admiration devant la merveille de cet accord qui nous livre avec précision le secret d'une antiquité formidable ?

A travers les siècles sans nombre, partie d'un protoplasme informe, la Vie terrestre s'est déroulée. Si nous sommes au stade le plus avancé de cette évolution, nous sentons bien

qu'elle est très loin de son terme, en admettant qu'elle doive en avoir un, nous sentons que l'humanité est en marche et que rien ne peut encore limiter les promesses indéfinies de l'avenir.

Notre grand devoir d'Hommes est, à ce que je crois, d'aider de toutes nos forces à cette marche en avant, et toute éducation, toute culture n'ont en définitive de valeur que dans la mesure où elles accroissent le nombre et la force de ceux par qui la Civilisation et la Pensée progressent.

Enfants et jeunes gens, ayez pour Idéal d'être un jour de ceux-là, prenez de nos mains les outils que nous avons pu vous forger, et, comme faisait jadis l'humble ouvrier d'église aussi bien que le maître architecte, sachez travailler à la cathédrale dont vous ne verrez pas l'achèvement.

Jean PERRIN

(1870-1942)

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de physique (1894)

Membre de l'Académie des Sciences (1923)

Prix Nobel de physique en 1926

Sous-Secrétaire d'Etat à la Recherche – Gouvernements Blum (1936-1938)